

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

Vol. I

MONTREAL, SAMEDI, 16 AOUT 1884

No. 34

Le Journal du Dimanche

Bureaux, 43 Rue Saint-Gabriel, Montreal.

ABONNEMENT :—Un an, \$2.00; 6 mois, \$1.00; Le numéro, 3cts.

SOMMAIRE

Poésie : l'Aurore boréale—Chronique—La politique des femmes—L'histoire d'une mouche—Le Tic—Le bon emploi du temps—Ça et là—Feuilleton : Histoire d'un trésor—Charade et Logogriphe.

NOTRE JOURNAL

La semaine dernière nous avons tiré mille numéros de plus et ils se sont tous vendus dans les dépôts.

La semaine prochaine nous commencerons un feuilleton des plus délicieux que nous publierons concurremment avec celui qui est déjà commencé.

L'AURORE BOREALE.

Quand la nuit se fait belle au bord du Saint-Laurent,
Voyez-vous quelquefois au fond du firmament

Courir ces météores,
Fantômes lumineux, esprits nés des éclairs ;
Qui dansent dans la nue, étalent dans les airs
Leurs manteaux de phosphores ?

Parfois, en se jouant, ils offrent à nos yeux
Des palais, des clochers, des dômes radieux,
Des forêts chancelantes,
Des flots d'hommes armés pressant leurs bataillons,
Des flottes s'engouffrant dans les vastes sillons
Des ondes écumantes.

Mais tandis qu'admirant leur genre toujours nou-
[veaux,
Votre âme s'intéresse aux magiques travaux
De leurs essais sans nombre,
A vos regards charmés se déroband soudain,
Comme un léger brouillard sous les feux du matin,
Ils s'effacent dans l'ombre.

Et vous, peuples heureux des bords du Saint-Laurent,
Quand la nuit vous verrez au fond du firmament
Courir les météores ;
N'oubliez pas, amis, que nos jours sont comptés,
Et s'enfuiront soudain comme sont emportés,
Ces mobiles phosphores.

L. D. C. FISER.

CHRONIQUE

Tout chôme pendant les vacances. Il n'y a que le chroniqueur qui se consume en efforts surhumains pour intéresser ses lecteurs lorsque tout est monotone dans la nature.

La moitié de la population est en vacance et l'autre moitié voudrait l'être. Ceux qui ont des vacances ne savent trop qu'en faire et ceux qui n'en ont pas pensent qu'ils sauraient bien les employer.

Celui qui n'est pas marié recherche les grands centres où les jeunes filles sont aussi nombreuses que les fleurs d'un riant parterre. Mais à peine est-il dans une réunion bruyante que déjà on le voit s'isoler des autres. Seul ? me direz-vous. Oh ! non ; car il est écrit : *ex soli*, malheur à celui qui est seul. Déjà il a choisi la plus charmante—et chacun croit l'avoir—il fuit les oreilles indiscrettes, afin de n'avoir pas de témoins des douces confidences qu'il se propose de faire.

Plus la solitude où l'on parle est complète, plus l'écho est sonore ; de même plus on est solitaire, plus la voix trouve d'écho dans un cœur ami. Les paroles semblent plus douces et font vibrer plus facilement les fibres les plus délicates de l'âme, comme la moindre brise fait vibrer les cordes d'une harpe éolienne.

Les harmonieux accords de deux cœurs qui sympathisent achèvent de poétiser le tableau qui représente un charmant petit bocage d'où s'exhale le parfum délicieux des fleurs les plus odorantes et dont la verte feuillée interdit sans merci l'entrée aux rayons d'un soleil ardent.

C'est alors que tout parle dans la nature qui nous entoure. L'orme séculaire qui nous abrite nous dit qu'il est un des rares survivants de cette forêt sauvage dont la destruction a fait du Canada le beau pays que nous habitons. Il a vu tomber ses contemporains à ses côtés, au nom de la civilisation qui est une inspiration divine que la Providence a soufflée au cœur de la vieille France.

Il a vu le sauvage, ce farouche enfant des bois, fuir devant le premier pionnier canadien ; il a entendu gémir ses frères sous la hache du colon et tomber sur le sol alors que la forêt répétait au loin l'écho de leur chute.

Cet arbre raconte qu'il a vu aussi l'ennemi fouler le sol canadien que nos ancêtres avaient fécondé de leurs sueurs et qu'ensuite ils ont arrosé de leur sang. Il semble alors incliner son front qui s'élève si majestueusement vers les cieux comme s'il s'attristait au souvenir des défaites que nous avons subies malgré la vaillance de notre petit peuple.

Mais comme il a été témoin de tout, il veut tout raconter. Il paraît se redresser fièrement quand il indique une page glorieuse de notre histoire et redit les luttes héroïques que le Canada a soutenues pour rester français.

Tout parle, jusqu'au brin d'herbe, il nous dit que comme lui nous passerons. Quoique bien jeune, il a vu des hommes faisant de cette vie le but de leur existence ; il a surpris bien des mortels à déplorer même l'existence d'une autre vie, lorsque lui, s'afflige de n'être pas immortel.

Le lierre qui grimpe autour du tronc d'un arbre

robuste pour s'élever jusqu'aux plus hautes branches enseigne aux hommes que l'amitié soutient les cœurs et la foi fortifie les âmes.

La fleur des champs qui a tant de noblesse dans une parure si simple apprend à bien des femmes que les artifices ne sont pas un perfectionnement de l'art, mais un travestissement du goût.

* * *

Cela me conduit à parler d'un nouveau mode d'habillement pour les femmes qu'on veut introduire au Canada. Qui dirait que le besoin s'en fait sentir ? C'est une femme qui veut faire une révolution dans la manière de s'habiller. Cette idée est pour le moins originale.

Parmi les membres de l'Association Britannique, qui sont arrivés cette semaine à Montréal, se trouve Madame E. M. King, la secrétaire honoraire de l'Association de l'Habit rationnel.

Madame King a beaucoup fait parlé d'elle surtout en Angleterre et aux Etats-Unis, par ses écrits et ses lectures pour amener une réforme dans l'habillement de la femme. Elle vient au Canada, d'abord pour assister aux séances de l'Association Britannique pour l'avancement des sciences, mais aussi pour faire de la propagande en faveur de son projet de réforme. Il est probable qu'elle donnera quelques lectures au Canada avant de retourner en Angleterre.

Lady Haberton, à Londres, s'est aussi beaucoup occupé de cette question ; cette dernière et Mme. King ont pendant quelque temps travaillé de concert. Mais comme deux femmes qui discutent de toilette ne peuvent pas s'entendre bien longtemps, certaines divergences d'opinions sont bientôt survenues et elles ont jugé préférable de travailler chacune de leur côté.

Dans l'opinion de Mme. King, Lady Haberton est trop timide, elle ne va pas assez loin et elle devie aussi du but de l'œuvre en appelant la nouvelle robe par son nom. Toujours d'après Mme. King, la nouvelle robe indiquée par Lady Haberton, loin d'obvier aux inconvénients de la robe actuelle est même plus embarrassante. "La jupe divisée" de Lady Haberton, n'est ni plus ni moins que deux jupes distinctes très larges et non serrée à la cheville comme celle que portent les femmes turques.

La conséquence, toujours d'après Mme. King, est qu'elle présente un double inconvénient sur la robe ordinaire. Et pour franchir un endroit boueux ou malpropre, il faut relever le vêtement avec les deux mains, opérations qui, actuellement se fait d'une seule main. A tout prendre la jupe divisée offre des inconvénients qui l'empêcheront d'être généralement adoptée ; car pour triompher des préjugés et enduire les femmes à adopter un genre d'habits entièrement nouveau, il faudra démontrer qu'il possède l'avantage d'être plus commode et plus confortable.

Quant à Mme. King, elle est d'opinion que les femmes devraient tout simplement porter le pantalon. Cette expression, dit-elle, peut sonner étrangement à certaines oreilles, mais elle croit que c'est la seule juste ; car le pantalon est le seul vêtement qui puisse remplacer ce stupide amalgame d'habits qui s'enroule autour des pieds et empêchent tout confort et liberté de mouvement.